

La stratégie des rebelles de Qalamoun

« Nous ne sommes pas obligés de suivre la volonté de l'Occident, nous avons un plan, un agenda. Cela nous coûtera du sang et du temps, mais la liberté requiert des sacrifices », déclare ce leader islamiste.

ENTRETIEN *avec Abu Shalem par Natalia Sancha*

A bou Shalem affiche une longue barbe, où deux rivières blanches entourent les commissures des lèvres. Il a 47 ans, mais on lui donnerait 10 ans de plus. Il est habillé de façon vétuste, avec un pantalon de survêtement noir Nike et un gilet vert. Une apparence simple qui surprend étant donné sa position de leader de la plus grande milice de rebelles islamistes luttant en ce moment à Qalamoun. Buvant son thé à petites gorgées et avec de lentes gesticulations, ce leader raconte, en alternant l'arabe classique et le dialecte syrien, sa nouvelle stratégie dans la lutte pour battre l'armée syrienne à Qalamoun, une région qui s'étend au sud de la province d'Homs, délimitée à l'ouest par le Liban et à l'est par la périphérie de la région de Damas.

Cet entretien se déroule dans une maison à Arsal, à 17 kilomètres de la frontière syrienne, une ville sunnite libanaise au milieu d'une zone chiite contrôlée par le parti-milice du Hezbollah. Abou Shalem revient après un long mois de combats à Qalamoun, tombé entre les mains de l'armée syrienne, et peu avant que ses compagnons rebelles à Homs ne soient également battus. Tandis que l'armée syrienne reprend le contrôle des grandes villes, les combattants rebelles sont ou bien relégués à la frontière avec la Jordanie, la Turquie et l'Irak, ou bien forcés de se replier vers les montagnes.

Originaire de Jouba al Dine, l'une des trois dernières villes au monde où l'on peut encore entendre parler araméen, la langue du Christ, dans les rues,

Abou Shalem y a laissé ses trois enfants et sa femme pour se replier aux côtés de ses hommes dans les montagnes à la frontière entre la Syrie et le Liban. Il parle posément et sûr de lui, s'arrêtant longuement lorsqu'il s'agit de discuter de stratégie militaire, dont il a découvert les secrets dans son enfance de la bouche de son père, un membre important des Frères musulmans, qui l'a initié à la lecture des grands stratèges, de Napoléon à Rommel et, bien sûr, de l'ère ottomane. Électricien de profession, Abou Shalem débuta des études religieuses puis s'inscrivit en droit islamique à la prestigieuse université Al Azhar, qu'il a quitté trois ans plus tard pour diriger ses hommes dans ce qu'il qualifie comme la « révolution syrienne ».

AFKAR/IDEES : *Que s'est-il passé sur le front rebelle pour le perdre en quelques semaines après plus d'un an de contrôle sur la région ?*

ABOU SHALEM : La chute rapide de Yabroud a été une surprise pour tous. Nous avons fortifié les villes par précaution face à un possible siège. Les attaques de l'armée syrienne se situaient en dehors des villes. Le point déterminant a été l'abandon des leaders et des officiers sur le terrain ; ils ont abandonné dans un but précis. Nous pouvons parler de trahison. Sans leadership, les combattants ne savaient que faire ni quelle stratégie suivre. Le front de la bataille de Qalamoun a commencé à Rankous, puis le front de Yabroud a suivi. Nous, nous

avons lutté au milieu, sur le front de Barja, sous une pluie de barils d'explosifs et d'attaques d'artillerie. Nous étions 216 hommes et nous avons résisté 27 jours. Au début de la bataille de Yabroud, il y avait environ 2 000 combattants qui ont résisté entre 32 et 35 jours. À Rankous – entre Yabroud et Barja –, fortement fortifiée, il y avait 600 combattants qui se sont rendus au bout de quatre jours. S'il ne s'agit pas d'une trahison, comment est-il possible qu'avec beaucoup plus d'hommes et une situation défensive favorable ils n'aient tenu que quatre jours avant la chute de Rankous ? Si Rankous n'était pas tombé, Yabroud ou Barja ne seraient pas tombés ; on nous a donc trahis et il ne nous restait plus qu'à nous replier.

A/I : *Avez-vous des contacts ou êtes-vous coordonnés avec les groupes rebelles armés du nord du pays à Homs ou Alep, par exemple ?*

A.S. : Il s'agit de régions séparées et différentes. Mais nous maintenons des relations personnelles avec eux. J'ai enseigné des études religieuses pendant des années et bon nombre de mes étudiants sont aujourd'hui les leaders de plusieurs groupes dans le nord, de là nos relations. Mais il n'y a pas de coopération opérationnelle. Nous sommes séparés du reste du pays depuis environ un an, isolés.

A/I : *Où trouvez-vous vos armes ? De quel genre d'armes disposez-vous ?*

Donnez-moi l'équivalent d'un million de dollars en armes de longue portée et je libérerai la Syrie en 10 jours

A.S. : Les armes dont nous disposons sont personnelles. Toutes les maisons avant la révolution disposaient d'au moins une arme. Mais nous n'en avons pas beaucoup, et très peu sont arrivées de l'extérieur de Qalamoun. Quant aux armes de longue portée ou antichars elles n'existent pratiquement pas. Je suis moi-même entré en contact avec des amis en Arabie saoudite pour obtenir des armes. Je leur ai dit : « Laissez-les en Géorgie ou dans le désert et nous nous chargerons du transport ». Mais personne n'ose depuis que les États-Unis ont déclaré un embargo sur la vente d'armes. Les Américains affirment nous avoir envoyé 20 missiles. Si le régime possède 4 700 chars et une aviation, que pouvons-nous faire avec 20 missiles ? On parle de milliers de millions de dollars investis dans la résistance. Donnez-moi l'équivalent d'un million de dollars en armes de longue portée et je libérerai la Syrie avec mes hommes en 10 jours. Sinon, nous en avons pour 10 ans de guerre.

A/I : *Si vous ne disposez pas d'armes et la situation géographique vous est défavorable, quelle est votre stratégie pour affronter l'armée syrienne ?*

A.S. : Nous sommes des enfants de Qalamoun, des enfants de la région. Nous ne pouvons pas abandonner notre terre ou notre peuple. Qu'ils soient 1 000, 2 000 ou 3 000 soldats, cela ne nous inquiète pas. Nous ne comptons pas leurs hommes parce qu'ils ne savent même pas pourquoi ils luttent. Chacun de nos combattants est décidé, ce qui leur donne la valeur de 50 hommes du régime. Notre problème ce sont les armes de longue portée dont nous ne disposons pas. Nous

comptons les chars et les avions. Le problème de la discipline est aussi important. Nous n'avons pas une hiérarchie stricte comme dans l'armée. Et une bonne opération militaire est basée sur trois facteurs : décisions rapides, discipline et exécution. Les combattants de notre camp sont divisés en différents niveaux de loyauté à de multiples identités, politiques, sociales ou religieuses, selon le lieu et le moment. Tu peux prendre la meilleure décision du monde, mais si on ne t'obéit pas, tu perdras.

A/I : *Nous entamons la quatrième année de conflit en Syrie. Pourquoi croyez-vous qu'un organe commun de décision n'ait pas été créé pour diriger l'opposition sur le terrain ?*

A.S. : Cela requiert beaucoup de temps. Lorsque les communistes ont pris le contrôle en Afghanistan en 1974, les Afghans ont entrepris une révolution pour remettre leur roi en place. En 1979, les Russes sont entrés en Afghanistan et ils en sont sortis en 1989. Les talibans naissent en tant que groupe en 1994. Ils ont mis 20 ans à se constituer, malgré le fait qu'ils étaient clairement appuyés par des pays étrangers. Dans cette perspective, bien que, après quatre ans sans un appui externe réel, nous n'ayons pas un leadership commun, nous considérons que nous sommes sur la bonne voie. Bien qu'aujourd'hui cela ne soit pas suffisant, nous sommes sur la bonne voie.

A/I : *Combien de combattants rebelles reste-t-il dans la région de Qalamoun ?*

A.S. : Après la récente victoire de l'armée syrienne, des 5 000 combattants

(rebelles) il n'en reste plus que 500. Je dispose d'environ 216 hommes après avoir réuni plusieurs brigades il y a quatre ans dans ce que nous avons appelé Ansar el Hayat (« La Victoire de la Vie » en arabe). Les relations avec d'autres groupes sont bonnes. Actuellement, notre groupe est le plus grand de la région, mais il existe d'autres groupes islamistes comme le Front al Nousra, avec environ 60 ou 70 brigades, Tahrir al Sham, avec environ 40 ou 50 brigades, étant donné que chaque brigade est composée d'environ cinq ou six hommes.

A/I : *Tous vos hommes sont-ils originaires de Qalamoun ou y-a-t-il des étrangers parmi vous ?*

A.S. : Il n'y a aucun étranger et c'est une question de choix. D'autres gens veulent lutter avec nous, mais je leur dis toujours : « Vous, les gens du Golfe, Anglais ou Européens, qu'est-ce que vous voulez faire ici ? Nous avons beaucoup d'hommes, plus que suffisants. Envoyez-moi chaque mois 200 ou 300 dollars et je pourrai maintenir entre cinq et 10 hommes avec cet argent ». Depuis le début de la révolution, nous n'avons jamais reçu plus de 2 500 dollars par mois, des dons privés d'amis à l'étranger. Recevoir de l'argent est plus utile que de gérer des combattants étrangers.

A/I : *Vous refusez donc toute ingérence étrangère dans le conflit syrien ?*

A.S. : Nous sommes en train de construire notre pays selon notre vision, bien que beaucoup de pays nous offrent de l'argent. Je refuse tout l'argent qui s'accompagne d'un agenda

Je refuse que la Syrie devienne une destination saisonnière pour les pays du Golfe

et, des USA au Golfe, ils ont tous leur propre agenda pour la Syrie. De plus, lorsqu'ils arrivent quelque part, les Saoudiens construisent à droite une mosquée et à gauche un club. Je refuse que la Syrie devienne une destination saisonnière pour les pays du Golfe et je refuse également qu'elle devienne un échiquier pour la politique américaine. Et cela sans compter le prix. Nous croyons que Mohammed Omar (leader taliban afghan) est le leader spirituel des musulmans, mais il n'a jamais combattu à l'extérieur et je crois que chaque peuple doit livrer sa propre guerre, sans ingérences extérieures, car chaque peuple sait ce qui lui convient le mieux. Nous croyons en un seul peuple musulman, mais nous sommes réalistes, et la réalité est que chaque pays doit choisir son propre avenir.

A/I : *Après le repli, quelle est votre nouvelle stratégie face à l'armée syrienne ?*

A.S. : Nous avons commis une très grande erreur, des plus grandes que nous ayons jamais commises. Les officiers qui ont déserté le régime et qui dirigent la révolution dans la bataille ont étudié comment lutter armée contre armée. Nous avons perdu beaucoup de temps et d'efforts pour travailler comme ils voulaient ou savaient, mais cela n'a pas été efficace. Actuellement nous nous sommes repliés dans le Yered (région montagneuse inhabitée), entre la Syrie et le Liban. Nous y avons installé notre campement, mais les conditions de vie sont très dures. J'ai dit à mes hommes que c'est maintenant que commence la vraie guerre. Nous n'aurions jamais dû lutter dans les villes mais dans les mon-

tagnes. Nous aurions pu éviter beaucoup de déplacements forcés. Aujourd'hui, nous sommes arrivés à la conclusion que notre force consiste en des opérations rapides avec des brigades partant des montagnes, dans le genre des guérillas en Amérique du Sud, pour ensuite se replier.

A/I : *Vous affirmez lutter pour un État islamique en Syrie. Votre lutte finit-elle donc sur les frontières syriennes ou prétendez-vous l'exporter ?*

A.S. : L'islam en tant que religion n'a pas besoin d'être exporté. En Malaisie ou en Indonésie, où habite la majorité des musulmans, les gens se sont convertis à l'islam à travers des voies pacifiques, au contact avec des commerçants. Aujourd'hui, ceux qui se sont convertis à l'islam pacifiquement sont beaucoup plus nombreux que ceux qui l'ont fait en raison de la guerre ou parce qu'on le leur a imposé. Le *Jihad* n'est pas l'objectif de l'islam. Et nous savons très bien qui sont nos ennemis et qui ne le sont pas. Nous nous souvenons encore du moment où les espagnols sont sortis dans la rue pour protester contre leur gouvernement lors de la guerre d'Irak. Nous comprenons très bien la politique internationale. Depuis le coup d'État contre le Front islamique de salut (FIS) en Algérie en 1992, appuyé par les puissances européennes, aucun parti islamiste n'a eu une véritable chance, ni les Frères musulmans en Égypte, ni Recep Tayyip Erdogan en Turquie. C'est ce que l'Occident appelle la démocratie. Nous ne sommes pas obligés de suivre la volonté de l'Occident, nous avons un plan, un agenda. Cela nous coûtera du sang et du temps, mais la liberté requiert de grands sacrifices.

Dieu a voulu que la Syrie soit le pays où l'objectif d'une véritable révolution triomphe, car en Tunisie, en Égypte ou en Libye, cela s'est passé trop vite et ils n'ont pas eu une véritable opportunité. Notre révolution sera longue, mais nous serons récompensés pour notre engagement et notre sacrifice.

A/I : *Pensez-vous que les rebelles syriens peuvent déborder la frontière avec le Liban et livrer de plus grands affrontements avec les combattants du Hezbollah [ferme alliés du régime syrien] ?*

A.S. : Le Liban accueille plus d'un million de nos compatriotes syriens, il accueille nos propres familles. Nous ne voulons pas créer de problèmes, car cela va à l'encontre de nos propres intérêts. En ce qui concerne le Hezbollah, nous considérons que leur rôle à Qalamoun a été mineur. S'ils ont envoyé 1 000 combattants, cela ne représente pas grand-chose dans notre guerre, sans parler de leur efficacité militaire. Nous regrettons le rôle du Hezbollah dans notre révolution. En 2006 (guerre des 33 jours entre le Hezbollah et l'armée israélienne), nous avons appuyé les réfugiés libanais. L'un de nos leaders m'a envoyé une lettre, que je conserve encore, où, lui, féroce ennemi des chiites, nous demandait d'appuyer le Hezbollah dans la lutte contre Israël. Je lui ai demandé pourquoi et il m'a donné une réponse dont je me sens fier : « Mon fils, si tu vas maintenant au Liban et tu vois une femme chiite demande-lui : Pourquoi portes-tu le hijab ? Elle te dira que c'est parce qu'elle est musulmane. C'est pour cela que ton devoir est de la défendre. Tu ne dois pas accepter qu'un sioniste ou un occidental lui ôte le hijab de la tête ». ■